

DISCOURS
PRONONCÉ SUR LA TERRASSE DU PALAIS DE CHAILLOT
LE 7 JUILLET 1945 PAR LE PÈRE MICHEL RIQUET

Ancien membre des Amitiés de la Résistance

100 000 personnes participaient à la messe du retour des prisonniers et des déportés.

Nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour tous les Phariséens des bienséances mondaines et des conformismes rituels, folie pour la sagesse des païens, mais pour ceux qui ont cru, puissance et sagesse de Dieu.

Devant ce monceau de souffrances entassées par cette guerre, devant cette croix qui les rassemble et les représente toutes, âpre et pesante, le cœur païen, l'esprit bourgeois se révoltent, mais le croyant s'incline et comprend.

Ils ont cru et ils comprennent ceux dont le souvenir nous rassemble en ce moment, qu'ils soient tombés dans un combat grandiose, ou sans gloire, dans une interminable captivité ou dans l'horreur de la déportation - ils ont cru et ils voient et ils savent qu'ils avaient raison de faire leur sacrifice comme le capitaine Monroe, atrocement mutilé le 17 juin 1940, mourant entre mes bras en disant : *"Je suis prêt, j'ai fait mon sacrifice pour la France et mes enfants, j'en ai six"*. Ou comme le Père Dillard aumônier volontaire et camouflé à ses frères de travail en Allemagne, mourant à Dachau avec ces simples mots : *"Si je dois y rester, c'était prévu au départ et c'était offert pour l'Église et pour la classe ouvrière"*. Et tous les autres dont j'ai béni une dernière fois le lamentable cadavre à Mauthausen ou à Dachau, pauvres épaves d'humanité mais en qui palpait la foi comme dans le cœur de ce pauvre déporté, terrassé par la mort en pleine vigueur et me confiant pour sa femme ce sublime et dernier aveu : *"Vous lui direz que, jamais, je n'ai senti Dieu si près de moi."*

Ils ont cru et ils savent, eux, que cette croix est l'indispensable, le nécessaire instrument de notre libération, de notre rédemption, que c'est par elle que nous devenons vraiment des hommes libres. Mais nous ? Dans notre deuil, dans notre misère, peut-être hésitons-nous à croire comme eux ? Indéfiniment se poursuit et se recommence le dialogue du Christ avec ses disciples découragés sur le chemin d'Emmaüs : *"Nous avions espéré !"*

Qu'avaient-ils espéré ? Tout comme nous, une libération sans trop de peines, un succès facile, une victoire confortable. Et voilà de la souffrance encore et des luttes et des combats toujours. Mais le Christ de leur répondre : *"Oh ! Cœurs lents et tardifs à croire, n'était-il pas écrit que le Christ devait d'abord souffrir tout cela et ainsi entrer dans sa gloire ?"*

La gloire ! Ils y sont eux, et quelle gloire, plus lumineuse et plus claire encore que le ciel de ce soir. Pour les y rejoindre, il nous faut, nous courber sous son poids, il nous faut accomplir la parole du Christ : *"Celui qui veut être mon disciple qu'il prenne sa croix et qu'il me suive."* Avec notre Croix, nous devons marcher, aller de l'avant, progresser, c'est là notre tâche ; de là-haut, il nous regardent pour voir si nous saurons accomplir cette tâche, comme ils ont su accomplir la leur, si nous saurons marcher comme ils ont su marcher.

Un travail immense nous attend, nous qui revenons de là-bas vivants. Si nous avons eu cette chance d'en revenir, ce n'est pas pour je ne sais quelles interminables vacances, pour quel repos définitif. La France nous attend et l'Europe et le monde nous regardent. Nous avons à reconstruire un monde, nous avons à le reconstruire chrétien et pour cela nous devons nous engager tout entier sur un chemin qui sera toujours celui du calvaire, mais pour entrer avec eux, avec le Christ, dans la gloire !

Le premier travail, le premier effort ce sera de nous unir tous ensemble - compagnons de combat, de luttes clandestines, de déportation et de misère. Notre ennemi vaincu nous épie. Nos alliés vainqueurs nous observent. Il ne faut pas qu'ils puissent dire ce que jadis, il y a 2000 ans, César disait de notre peuple : *"En Gaule, il n'y a pas une ville, pas un village, peut-être une"*

maison qui ne soit divisée par des factions". Puisse notre France entendre docilement et comprendre aujourd'hui les paroles qu'un grand Français lui adressait au lendemain de nos désastreuses guerres de religion : *"Je vous conjure de dissiper à ce coup les misérables passions de guerre et de violence qui démembrèrent ce bel État et qui nous distraient, les uns par la force, les autres volontairement, de l'obéissance de notre roi ; qui nous ensanglantent du sang les uns des autres, qui nous ont déjà tant de fois fait la risée des étrangers, et qui, à la fin, nous feront leur conquête ; de quitter, dis-je, toutes nos aigreurs pour reprendre les haleines de paix et d'union, les volontés d'obéissance et d'ordre, tes esprits de concorde par lesquels les moindres États deviennent puissants Empires"* (Henri IV aux États généraux de 1589.)

Rappelez-vous, mes camarades, notre amitié là-bas ; cette extraordinaire entraide fraternelle, le morceau de pain que, mourant de faim, on partageait avec ses camarades de misère, le dernier morceau de sucre qu'on sacrifiait pour un mourant, le sourire dont on encourageait les camarades afin que leur travail fût moins lourd. Comme alors nous avons compris la valeur et la splendeur de ces paroles du Christ : *"N'aie de joie que lorsque tu regardes ton frère avec bienveillance"*, et qu'il y a plus de joie à donner qu'à recevoir !

Mais, dites-moi, le camp de concentration, le garde-chiourme, la Gestapo, seraient-ils indispensables pour que nous apprenions à nous aimer entre Français, entre chrétiens ? Est-ce que l'essentiel de notre christianisme n'est pas son amour des uns pour les autres ? Est-ce que le Christ n'a pas dit : *"Mon commandement c'est que, comme je vous ai aimés, vous vous aimiez les uns les autres"*, et *"qu'il n'y a pas de commandement plus grand et que toute la foi et tous les prophètes en dépendent"*. Est-ce que son fidèle disciple Paul n'a pas dit : *"Celui qui aime son prochain accomplit la Loi car tous les commandements se résument en ce seul mot : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même"*.

De grâce, n'attendons pas demain : aujourd'hui même et tout de suite, là, dans la rue, dans le métro, à l'atelier, au bureau, dans la famille, dans la vie quotidienne, au nom de tous nos morts qui nous regardent et qui nous attendent, au nom du Christ, je vous en conjure, mes camarades : *"Aimons-nous les uns les autres !"*

Ainsi soit-il.

Nous devons ce texte à la compétence et à l'amitié de M^{me} Christine Lévisse Touzé, directrice du Mémorial maréchal Leclerc de Hauteclocque et de la Libération de Paris, et du Musée Jean Moulin, Paris